

DISSERTATION

N° 86.

S U R

LES PHÉNOMÈNES DE LA PUBERTÉ CHEZ LA FEMME ;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 26 avril 1816, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ,*

PAR AUGUSTE LALOURCEY, de Sens ,
Département de l'Yonne ;

Ex-Chirurgien des armées , et de l'hôpital militaire de Paris.

Ne scuticâ dignum, horribili sectère flagello.
HOR.

A P A R I S ,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE ,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.



M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER, *Examineur*.
M. BOYER, *Examineur*.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examineur*.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ, *Examineur*.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président*.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examineur*.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

*Comme un faible témoignage de mon respect et de ma
reconnaissance sans bornes.*

LALOURCEY.

INTRODUCTION.

De quelle importance ne doit pas être pour le médecin l'étude des phénomènes remarquables qu'éprouve la femme à l'âge de la puberté ! Elle ne peut se manifester chez elle sans une espèce de révolution dans toute l'économie, et sans des dérangemens plus ou moins marqués dans la santé, signes précurseurs d'une menstruation plus ou moins laborieuse. Dès-lors la femme sortie de l'enfance, et prenant pour ainsi dire une nouvelle vie, se trouve apte à la reproduction, et devient pour la société un être d'autant plus intéressant, que, bientôt appelée aux devoirs d'épouse et de mère, elle va se trouver chargée de soins que la tendresse maternelle seule peut connaître.

Deux époques fréquemment redoutables pour les femmes sont celle à laquelle commence la menstruation, et celle à laquelle cet écoulement périodique cesse d'avoir lieu. En effet, toutes les fonctions éprouvent une influence plus ou moins grande, à l'occasion des changemens que ces deux époques déterminent, et quelquefois les accidens les plus graves en sont le résultat. Les médecins, et tous les philosophes de l'antiquité, ont bien prouvé qu'ils étaient pénétrés de cette vérité, en consacrant une partie de leurs veilles à l'étude de cette précieuse moitié du genre humain. Les uns se sont attachés à nous la faire

connaître sous le rapport physique; d'autres, poussant plus loin leurs recherches, nous l'ont fait apprécier sous le rapport de ses dispositions morales; d'autres enfin, non moins recommandables, se sont occupés des moyens de diminuer ses maux. Mais il faut pourtant avouer que, malgré tant d'efforts, la multiplicité des maladies des femmes, les dérangemens si variés de leurs fonctions, offrent encore beaucoup à la méditation des médecins.

J'aurais désiré offrir, dans un cadre général, aux célèbres professeurs de cette École devant lesquels j'ai l'honneur de me présenter, un exposé de tous les phénomènes que présentent ces deux époques de la vie des femmes, des maladies qui peuvent plus particulièrement les affecter; mais les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas d'entreprendre ce travail, qui, d'ailleurs, exige une plume plus exercée et des talens supérieurs aux miens. Je me bornerai donc à exposer les phénomènes de la puberté. Je parlerai particulièrement de la première menstruation, des opinions des auteurs sur les causes et sur le mécanisme de cette fonction, et enfin de l'influence qu'exercent sur elle les affections morales.

Avant tout, je vais donner une description succincte de l'utérus.

DISSERTATION

S U R

LÈS PHÉNOMÈNES DE LA PUBERTÉ

CHEZ LA FEMME.

Considérations anatomiques et physiologiques sur l'Utérus.

LA matrice , placée dans le petit bassin , entre le rectum et la vessie , est un viscère creux , dans lequel s'accomplit le plus ordinairement l'ouvrage important de la génération ; elle est fixée aux parois latérales du bassin par deux replis assez étendus du péritoine , connus sous le nom de *ligamens larges*, et dans lesquels se trouvent les derniers organes de la génération. La matrice aplatie d'avant en arrière a près d'un pouce d'épaisseur ; large de deux ponces environ dans sa partie la plus élevée , elle se rétrécit ensuite et se termine par une portion étroite qui va s'ouvrir dans le vagin , et qu'on appelle *le col* , pour la distinguer du reste , qu'on nomme *le corps de la matrice*.

Cet organe est composé d'une membrane externe péritonéale , d'une membrane interne de la nature des muqueuses , quoique plusieurs anatomistes en aient nié l'existence. Cette dernière membrane offre à l'œil , armé du microscope , un nombre prodigieux de pores qui sont , à n'en pas douter , les orifices de vaisseaux , qui probablement sont de plusieurs ordres ; les uns destinés à fournir le liquide

qui lubrifie l'intérieur de la matrice , et les autres le sang menstruel à certaines époques.

Les divisions des artères utérines et spermatiques qui se distribuent à la matrice forment un ensemble de vaisseaux assez considérables, en raison de la petitesse de cet organe ; mais cette prédominance du système sanguin était nécessaire pour les changemens qui surviennent dans le temps de la gestation. Les veines de l'utérus ne sont pas moins nombreuses, et proviennent également de deux sources : outre ces deux genres de vaisseaux, quelques anatomistes en ont décrit de particuliers à cet organe, connus sous le nom de *sinus utérins*. Les nerfs que reçoit la matrice sont en très-grand nombre ; aussi cet organe jouit-il d'une grande sensibilité ; ils proviennent des plexus rénaux, hypogastriques et sacrés. Le tissu propre de l'utérus est d'une texture dense et serrée, et s'offre sous l'état d'une substance grisâtre, dans laquelle se voit un grand nombre de vaisseaux très-petits ; on en ignore complètement la nature ; on sait seulement qu'il acquiert dans la grossesse la texture et les propriétés du tissu musculaire. Cet organe entretient avec toute l'économie des rapports sympathiques qui exercent leur influence sur tous les phénomènes de la vie, et qui modifient tous les actes de l'organisation. Les anciens étaient pénétrés de cette idée, puisqu'ils comparaient la matrice à un animal vivant dans un autre animal, ayant ses goûts, ses desirs et ses caprices.

Phénomènes de la Puberté ; première menstruation.

Dans les premières années de sa vie, la femme paraît, au premier aspect, très-peu distincte de l'autre sexe. En effet, elle partage à cette époque les mêmes jeux, les mêmes fonctions ; elle a la même allure, le même son de voix, la même délicatesse d'organes ; ses goûts sont les mêmes ; mais il existe une différence originelle dans l'organisation générale, différence que l'on peut

aisément reconnaître , même plusieurs années avant la puberté , par le maintien plus gracieux de la jeune fille , moins de force dans ses mouvemens , etc. Les impressions que communiquent au système nerveux les parties génitales doivent être différentes ; elles le sont en effet , et cette différence ne se manifeste bien qu'au moment où ces organes prennent leur accroissement parfait , c'est-à-dire , à l'âge de la puberté. Cette époque brillante qui se manifeste dans nos climats vers l'âge de quatorze ou quinze ans , que *Buffon* appelle *le printemps de la nature et la saison des plaisirs* , est aussi celui de l'imagination. La femme , dont les organes génitaux ne semblaient jouir que d'une vie végétative , éprouve un changement marqué dans plusieurs points de son organisation physique et morale , qui la rend distincte de l'homme ; son économie éprouve une secousse générale qui va frapper surtout deux parties opposées ; l'une est destinée à recevoir le produit de la conception , l'autre à le nourrir et à le fortifier ; en même temps que la nature travaille à l'accomplissement de ces deux organes principaux et caractéristiques du sexe féminin , elle travaille également à donner aux autres parties la forme qu'elles doivent conserver. Ses traits prennent le caractère qui leur est propre ; ses regards sont plus expressifs et plus animés ; son maintien est plus timide , plus réservé , et la pudeur colore par intervalles les joues d'une teinte plus vive ; la voix éprouve des modifications , la poitrine se développe ; le tissu cellulaire , moins serré , acquiert de l'expansion dans les organes spécialement destinés à marquer le sexe ; la mollesse de la graisse qui assouplit les organes de la femme contribue à l'agrément de sa physionomie et aux contours gracieux de ses parties. Un des effets les plus marqués de ce changement , c'est de rendre plus sensibles les proportions naturelles du corps ; c'est alors qu'elle se distingue de l'homme par une stature plus petite , une tête moins volumineuse , le cou plus long et plus mince , la poitrine proéminente et resserrée sur les côtés , les hanches plus écartées , les membres plus courts et plus arrondis ,

la clavicule plus longue et moins recourbée. La nature, comme on le voit, n'a pas simplement distingué les sexes par les organes de la génération ; la femme a le bassin plus évasé, ses dimensions sont favorables au développement de la grossesse et à l'accouchement ; les membres supérieurs sont plus ronds, n'offrent point de saillies, ni d'enfoncemens ; la main est plus petite, terminée par des doigts courts, délicats et flexibles. Chez elle les os sont plus petits, leurs éminences moins saillantes, le système musculaire est aussi moins développé ; de là résultent en partie la délicatesse dans ses formes extérieures, la légèreté et la souplesse dans ses mouvemens.

Dès-lors le système sanguin artériel se prononce davantage, la prédominance des glandes lymphatiques s'efface, la susceptibilité nerveuse s'accroît, tout l'organisme semble doué d'un surcroît de vitalité ; les forces vitales se portent sur l'utérus ; le bassin et le larynx augmentent de diamètre, la voix devient plus grave, le tissu cellulaire se développe à l'extérieur, les formes s'arrondissent, les seins s'accroissent et deviennent plus sensibles, les aisselles et les parties génitales se couvrent d'une production nouvelle ; un accroissement de sensibilité, un sentiment de chaleur, qui se propagent aux organes génitaux, manifestent l'état de pléthore et d'excitation de ces parties ; des hémorrhagies annoncent que le travail de la nature se porte sur le système sanguin ; c'est de lui que toutes les parties vont recevoir une force, un mode de vie particuliers. Jusqu'à cette époque, la nature n'avait travaillé que pour l'accroissement et la conservation de son ouvrage ; mais alors, devenue pour ainsi dire prodigue de nouveaux principes de vie, elle lui donne non-seulement tout ce qu'il lui faut pour exister, mais encore de quoi fournir au développement et à l'accroissement de nouveaux individus. La femme se développe donc d'une manière qui lui est propre ; elle est sujette à un ordre de fonctions étrangères à l'homme et jusqu'alors inconnues à elle-même. A cette époque, des phénomènes plus importants se manifestent ; la jeune fille éprouve les

symptômes suivans : douleurs de tête , constriction d'estomac , douleurs dans les lombes , dans le bassin ; engourdissement dans les aines et dans les cuisses , coliques , lassitudes spontanées , chaleur , éréthisme , prurit , tuméfaction légère des organes extérieurs de la génération , ardeur , incontinence d'urines , durcissement , augmentation de sensibilité des mamelles , quelquefois même jusqu'à la douleur ; érection du mamelon , coloration plus intense de l'aréole , qui se circonscrit ; chaleurs vagues , accès de fièvre inflammatoire éphémère , hémorrhagies nasales , efflorescences passagères du système cutané , particulièrement de celui de la face ; sommeil inquiet , interrompu par des rêves fatigans ; pouls fort , accéléré , souvent même dicrote (*Bordeu*, Rech. sur le pouls par rapport aux crises) ; perte de l'appétit , diarrhée , quelquefois constipation ; vomissemens , palpitations. Un phénomène important vient terminer cette scène , c'est la menstruation. L'éruption du sang est ordinairement précédée d'un fluide séreux rougeâtre plus ou moins abondant , et se termine ensuite par un autre écoulement de semblable nature ; alors le calme renaît. Toutes les femmes n'éprouvent pas les symptômes que je viens d'exposer ; chez elles la menstruation est précédée seulement d'un léger malaise.

Le changement qui survient à cette époque dans le moral n'est pas moins remarquable ; la sensibilité est augmentée. Cet âge , chez les jeunes filles , n'est pas , en apparence , accompagné des secousses orageuses , du tumulte des sens , du désordre des passions qui le préparent chez l'homme ; délicates et tendres , on découvre en elles une nouvelle chaîne de rapports qui deviennent pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elles , et pour elles une source de nouveaux besoins. Les passions douces et tendres , l'indulgence et la soumission sont des vertus essentielles à leur sexe , parce qu'elles sont plus analogues à leur constitution ; elles se laissent aisément frapper par le sentiment de la crainte. La bienveillance , l'attendrissement , la compassion , l'amour , sont les sentimens qu'elles éprouvent et qu'elles excitent le plus souvent. On ne

trouve jamais qu'en elles ce tendre intérêt, ces soins délicats qui adoucissent les maux et font oublier le malheur. « Chacun sent, en « effet, qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou « animés par la gaiété, que des bras plus jolis que redoutables, et « un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, « ne sont pas faits pour s'allier à des transports violens ». (*Roussel, Syst. phys. et mor. de la Femme.*) Touts'anime alors dans la femme; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille en elle.

Tels sont les phénomènes qui accompagnent la puberté, et dont le principal est la menstruation. Cet écoulement a reçu différens noms : les Latins l'appellent *menses, menstrua, profluvium genitale, lunare tributum*; les Grecs *καταμηνια*; les Français *règles, mois, menstrues, flux périodique*. L'époque à laquelle il se manifeste varie; ordinairement, comme je l'ai dit, dans nos climats, c'est vers l'âge de quatorze ou quinze ans. Il n'en est pas de même dans les contrées méridionales : sous les zones rapprochées de l'équateur, on voit les femmes devenir pubères dès l'âge de neuf ans : cela arrive dans l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Dans les états du Grand-Mogol, on marie les filles dès l'âge de huit ans. *Prideaux* (Vie de Mahomet) assure que, dans les pays chauds de l'Arabie et de l'Inde, les filles sont nubiles à huit ans, et peuvent accoucher l'année d'après. On nous a raconté que *Mahomet* épousa *Cadhisja* à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit. Dans les régions septentrionales, au contraire, l'âge ordinaire de la puberté est de dix-huit ans; aussi les femmes sont-elles plus long-temps fécondes, et jouissent-elles des prérogatives de la jeunesse à un âge où les femmes du midi sont déjà courbées sous le poids de la vieillesse. Il est bon de remarquer qu'indépendamment de l'influence du climat, l'ignorance, la superstition, et plusieurs circonstances qui, dans les pays chauds, portent à marier les filles immédiatement après l'apparition des premiers signes de la puberté, et quelquefois même avant, concourent

puissamment à précipiter la marche de la vieillesse des femmes de la zone torride. La même chose n'aurait-elle pas lieu dans nos climats, si on y mariait les filles dès les premiers signes de la puberté, c'est-à-dire de douze à quatorze ans? Ne verrait-on pas la fleur de leur jeunesse se faner avant le temps, et leur beauté faire place aux rides d'une vieillesse anticipée?

La menstruation ne peut commencer qu'au moment où les humeurs se dirigent vers l'utérus; cet organe alors s'imbibe, pour ainsi dire, d'un sang superflu, le laisse échapper. D'abord irrégulier, ce flux se régularise, revient chaque mois, et continue ainsi jusqu'au moment où la grossesse le supprime. Alors l'effort se partage entre l'utérus et les mamelles, dans lesquelles l'irritation sympathique qu'y réfléchit la matrice détermine la sécrétion du lait; et comme les règles se rétablissent quand l'allaitement est fini, pour se supprimer à chaque grossesse suivante, et ensuite se rétablir de nouveau, on voit que ce n'est qu'en marchant de révolutions en révolutions que les femmes parviennent enfin à cette dernière époque non moins dangereuse, la cessation des menstrues, qui arrive ordinairement dans nos climats vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, et qui, dès qu'elle est entièrement achevée, leur promet désormais une vie longue et tranquille.

Que de raisonnemens faux et erronés n'a-t-on pas avancés pour expliquer les causes et le mécanisme de la menstruation! Les anciens, et depuis, *Richard Méad*, ont prétendu que cette évacuation dépendait de l'influence qu'exercent les phases lunaires sur le système générateur de la femme: c'est de là sans doute que vient cette espèce de sentence médicale qu'on trouve dans les auteurs anciens, *Luna vetus veteres, juvenes nova luna repurgat*. Cette opinion, comme on le sent, est dénuée de fondement, et l'expérience chaque jour la dément, car nous ne voyons pas que les femmes âgées aient plus particulièrement leurs règles au déclin des lunes, et les jeunes au contraire les avoir à leur renouvellement. Plusieurs auteurs l'ont

attribuée à un ferment particulier de l'utérus ; d'autres regardaient comme cause la pléthore générale ; mais on trouve des femmes nerveuses et presque exsangüines, qui cependant sont abondamment réglées. Quelques médecins l'ont attribuée à la position déclive de l'utérus ; et enfin plusieurs ont prétendu que cette évacuation périodique n'avait lieu que parce que les organes sécréteurs de la femme étaient trop faibles pour éliminer le superflu des humeurs, et qu'un nouvel émonctoire était nécessaire pour y suppléer. Les moindres connaissances en physiologie suffisent pour sentir combien ces opinions sont futiles et ridicules. A quoi bon , au reste , vouloir remonter à la source des causes quand elles sont hors des limites de notre intelligence ? Aussi *Haller*, qu'on peut à juste titre regarder comme le prince des physiologistes, disait qu'on ne pouvait pas plus expliquer pourquoi le flux menstruel se manifestait plus particulièrement aux mois lunaires que de dire pourquoi la grossesse dure neuf mois , tandis qu'elle est moins longue chez les différens animaux. M. le professeur *Pinel* avance qu'il serait aussi difficile de répondre à cette question que de chercher la cause qui fait que certaines plantes se couronnent de fleurs plutôt que d'autres.

On regarde avec raison le sang que rendent les femmes périodiquement tous les mois comme une simple exhalation sanguine, opérée à la surface muqueuse qui tapisse l'intérieur de la matrice ; on croit communément que la nature , dans le flux menstruel , n'a pour objet que la fécondité : cependant on doit faire attention que la loi qui soumet le sexe à cette évacuation n'est point générale , selon le rapport des voyageurs. Au Brésil , les femmes ne sont point sujettes à l'évacuation périodique du sexe ; les femelles des animaux qui se multiplient par la même voie que l'homme en sont exemptes , à moins qu'on n'appelle du nom de *règles* cette humeur limpide , et quelquefois rougeâtre , qui distille des parties irritées chez elles pendant le court espace de leur effervescence. On trouve des femmes fécondes sans avoir jamais été réglées : aussi plusieurs auteurs de ces assertions ont-ils été induits à conjecturer qu'il a dû

exister un temps où les femmes n'étaient point assujetties à ce tribut incommode ; que le flux menstruel , bien loin d'être une institution naturelle , est au contraire un besoin factice contracté dans l'état social. Je n'entrerai dans aucune discussion à ce sujet ; seulement je dirai que les auteurs de ces observations n'ont peut-être pas fait attention qu'une hémorrhagie supplémentaire pouvait remplacer , chez ces femmes fécondes , le flux menstruel ; d'ailleurs les auteurs anciens parlent de cet écoulement comme d'une fonction particulière aux femmes dont la suppression déterminait chez elles une source infinie de maladies très-graves. Bornons-nous donc à exposer les phénomènes dont chaque jour nous sommes les témoins. Le but de la menstruation est un problème dont la solution , fût-elle possible , ne rendrait pas des services bien grands à la médecine. La véritable science , non celle qui fait briller , mais celle qui est utile , est la science des effets , et non des causes premières. (Desèze , Recherches sur la sensibilité.) L'époque à laquelle revient périodiquement cet écoulement varie ainsi que sa durée ; ordinairement il se manifeste tous les vingt-cinq ou vingt-sept jours , et dure de trois à sept jours. Il est impossible de déterminer d'une manière précise la quantité de sang que perdent les femmes à chaque évacuation ; aussi Hoffmann , sans se livrer à des recherches inutiles , se contente-t-il de dire : *Sanguinis qui ejicitur singulis mensibus quantitas determinari nequit*. Le père de la médecine la portait à vingt onces pour la Grèce ; Freind en fait de même pour l'Angleterre ; d'autres médecins l'ont fixée à quatorze pour l'Espagne , à sept pour la Hollande. Astruc pensait qu'en France cette quantité allait de huit à seize onces ; Baudelocque et Alphonse Leroy la portent à quatre seulement ; M. le professeur Richerand dit qu'elle varie de trois onces à une livre. Mais rien ne présente plus de variétés : en général , les femmes sanguines , voluptueuses , celles dont les passions sont le plus souvent excitées , ont des règles plus abondantes et qui durent plus long-temps ; aussi les femmes des villes sont plus réglées comparativement que celles de la campagne.

Le sang menstruel possède-t-il toutes les qualités malfaisantes et délétères , que plusieurs auteurs , tels qu'*Aristote* , *Graaf* , *Paracelse* , *Verheyen* , lui ont imputées ? Examinons cette question sans prévention , et tâchons de prouver que ce préjugé vulgaire , comme la plupart de ceux qui sont répandus dans le monde , repose sur des bases auxquelles l'ignorance seule peut ajouter foi. La femme n'est-elle pas d'ailleurs assez à plaindre de cette incommodité , sans en augmenter le pénible fardeau par une opinion ridicule ? *Haller* pense que cette opinion de la malignité du flux menstruel a été apportée d'Asie en Europe , par les médecins arabes ; ce qui a pu lui donner naissance , c'est vraisemblablement la promptitude avec laquelle le sang se corrompt dans les pays chauds , du moment qu'il n'est plus contenu dans ses vaisseaux. Dans plusieurs contrées de l'Afrique , les femmes et les filles sont obligées de se séquestrer de la société , de s'abstenir de toute fonction domestique , et même de porter un signe qui avertisse de les éviter. Les Juifs observaient les mêmes pratiques ; et , ce qui est étonnant , la loi de Moïse condamnait à la mort l'homme et la femme qui cohabitaient en pareilles circonstances. (*Lévit. ch. 20, vers. 18.*) Le sang , dans cette opération , n'éprouve pas plus d'altération que celui qui pénètre toutes les autres parties de la matrice. Si ce liquide est naturellement pur chez l'individu , on ne voit pas pourquoi il contracterait dans cette simple séparation les qualités nuisibles qu'on a eu tort de lui imputer ; mais il n'en serait pas de même , si la femme recélait quelque vice ou virus ; car alors nul doute que le sang non-seulement ne fût altéré , mais encore qu'il ne communiquât un écoulement rebelle à un homme qui la fréquenterait pendant la menstruation. Mais peut-on croire avec le vulgaire que la femme pendant ce temps peut faire tourner une sauce , aigrir du lait , flétrir une fleur par son approche ? La saine raison repousse des opinions aussi absurdes.

Les règles sont susceptibles d'éprouver de nombreuses déviations. *Haller* cite à ce sujet des exemples aussi nombreux qu'ex-

traordinaires : « On a vu , dit cet auteur , les bronches , le nez , l'oreille , une surface ulcérée , les pores de la peau , l'ombilic , l'angle de l'œil , devenir un émonctoire supplémentaire , et entretenir la santé de l'individu. » Pendant le temps de la menstruation , la femme est plus faible et plus impressionnable ; c'est alors qu'elle exige les plus grands ménagemens , et qu'il faut tout mettre en usage pour éviter la suppression d'un écoulement , dont l'absence continuelle déterminerait les accidens les plus fâcheux ; une saignée , un purgatif administré à contre-temps peuvent donner lieu à des dérangemens très-graves Il est des femmes qui , à chaque retour périodique , éprouvent des symptômes analogues à ceux que j'ai exposés plus haut ; mais le plus ordinairement elles ne ressentent qu'un léger malaise général , auquel succède bientôt le calme aussitôt après l'éruption du sang.

Telle est la marche de la nature chez une personne bien constituée ; mais les écarts de régime et l'oubli de ses devoirs peuvent l'intervertir , et déterminer des accidens très-graves ; et c'est particulièrement parmi les *Percepta* (ou affections morales) que nous trouverons plus de causes capables de déranger l'ordre naturel des phénomènes que je viens d'exposer. En effet , quelle influence n'exercent pas sur la santé de l'homme les affections morales ! elles agissent avec d'autant plus de force , que l'individu soumis à leur action est doué d'une plus grande susceptibilité. Or la femme , par sa constitution plus délicate et éminemment nerveuse , est plus disposée à ressentir les diverses émotions de l'âme. Que de causes morales propres à avancer l'époque de la puberté dans les grandes villes ! la fréquentation des spectacles , des bals ; la lecture des romans , l'aspect d'images voluptueuses , les sons d'une musique molle , tendre , si propre à exciter les passions. Horace avait senti combien la musique langoureuse et tendre des Ioniens , et leurs danses voluptueuses , introduites de son temps dans les sociétés romaines , avaient contribué à la dépravation des

mœurs et de la santé, en produisant un développement précoce, et en donnant ainsi l'éveil à toutes les passions.

*Motus doceri gaudet ionicos
Matura virgo, et fingitur artibus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.*

Hon., ode 6.

C'est principalement dans les grandes villes, dans ces foyers de corruption que leur santé est plus exposée aux vicissitudes périlleuses des passions ; l'exemple de dissolutions domestiques, l'excès des jouissances souvent précoces, les mouvemens de la colère, l'ambition, la jalousie, l'amour malheureux, les effets destructeurs du luxe et de la mollesse, amènent chez elles un grand nombre de maladies, qui font le désespoir du médecin, et qui sont d'autant plus difficiles à guérir, que les causes se renouvellent chaque jour ; et qu'attachées par l'attrait du plaisir, elles sont comme enchaînées. Le défaut d'exercice, l'oisiveté, cette mère de tous les vices, sont funestes aux jeunes filles des villes ; aussi ont-elles l'époque de la puberté presque toujours orageuse ; elles manquent de cette force de constitution que le travail et l'exercice seuls peuvent donner. Voyez ces jeunes filles de la campagne, elles doivent à leur activité la santé florissante dont elles jouissent : à la campagne où les droits de la nature ne sont pas autant et si souvent méconnus, presque jamais nous n'observons de ces dérangemens ; le flux périodique chez ces dernières revient à des époques déterminées sans orage, ordinairement peu abondant, parce qu'elles sont adonnées à des travaux qui provoquent la transpiration naturelle, préférable à celle que se procurent les femmes du monde par leur coucher mou sur le duvet, dont l'action affaiblissante cause ces flux immodérés, souvent difficiles à arrêter, et qui déterminent des affections organiques de l'utérus : il est rare que tant d'ébranlemens n'amènent pas une menstruation prématurée ou des dérangemens très graves, si déjà elle est établie. Cette précocité que l'on remarque souvent chez

les jeunes filles des villes est bien loin d'être sans inconvénient pour celles qui l'éprouvent, surtout lorsque les causes que je viens de décrire l'ont produite ; le tempérament ne peut achever de se former, la nature a de la prodigalité et ne conserve pas tous les sucs qui lui sont nécessaires : il est probable que de cette cause dépend la multitude d'affections qui affligent leur jeunesse, et rend leur existence douloureuse dans un temps plus avancé.

Il est une autre cause qui peut rendre imparfait le développement de la puberté, signalée par *Tissot*, dans son ouvrage sur l'Onanisme, et qu'il est utile de rappeler ici ; c'est cette jouissance mensongère, également contraire aux mœurs et à la santé, que la raison et la nature désavouent, qui dégrade celle qui s'y livre. La décoloration, le dépérissement, des infirmités sans nombre, et le marasme, sont les suites de cette avilissante passion. L'homme est, de tous les êtres vivans, celui dont la puberté peut être le plus accélérée par des excitations extérieures, et son cours ordinaire le plus interverti par des circonstances qui font prendre une fausse route à l'imagination. (*Cabanis.*) Quelle influence n'exerce pas l'éducation sur l'époque de la puberté chez les jeunes filles ! quelle circonspection ne doit pas avoir une mère sage ! de quelle tendre sollicitude ne doit elle pas être animée pour ses enfans ! Un jour elle devra compte à la société de la manière dont elle les aura élevés ; elle trouvera en eux les soutiens et l'appui de sa vieillesse, et la reconnaissance lui paiera les bienfaits dont elle aura comblé leur enfance.

Que de maux et de regrets se préparent donc ces femmes qui, plongées dans la mollesse et dans les plaisirs, vivent loin des règles hygiéniques ! que de privations elles s'imposent dans un âge plus avancé, lorsqu'elles ne savent mettre aucun frein à leurs passions ! et combien de soins leur deviennent nécessaires dans la suite pour remédier aux différens accidens qu'aura amenés une vie voluptueuse qu'elles auront cru avoir entourée de quelque éclat ! Les aberrations si multipliées et en même temps si funestes de la mens-

truation , sont souvent suivies de la stérilité chez les femmes des grandes villes ; ou si elles ne sont pas stériles , on ne peut pas assurer qu'elles auront le bonheur d'être mères ; un avortement qui détruit leur santé souvent leur enlève cet espoir ; ce nom si doux , qui porte avec lui une sensation si délicieuse , ne devrait-il pas engager les femmes qui le désirent avec ardeur à rassembler tout ce qui peut le leur procurer ! Combien de femme , qui , élevées au sein de l'opulence , de la mollesse , de l'oisiveté et dans l'abus des plaisirs , donneraient la moitié de leur fortune pour acheter ce titre recommandable ! « Mais ici l'opulence est sans pouvoir ; la nature « ne connaît point les rangs ; elle a voulu que les germes du bonheur « fussent en nous ; c'est là que l'homme doit les chercher ». (DE LIGNAC).

Tel est l'aperçu général que j'ose présenter ; j'écris pour la première fois ; puisse-t-il , malgré son imperfection , me rendre digne du titre honorable que j'ambitionne ! j'aurai rempli mon but et surpassé mes espérances , si l'indulgence veut bien accueillir ce faible essai , premier fruit de mes études médicales.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect. 5, aph. 32.*

II.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid., aph. 33.*

III.

Si mulier quæ nec prægnans est, nec peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt. *Ibid., aph. 39.*

IV.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid., aph. 50.*

V.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid., aph. 56.*

VI.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt: non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid., aph. 57.*

BOERHAAVII APHORISMI.

I.

1283. Præter omnia acutorum et chronicorum genera, sunt nonnulli morbi virginibus, gravidis, puerperisque proprii, tum puerili ætati.

II.

1284. Quo tempore femininum corpus ad incrementum suum

pervenit , in benè factâ temperie plus solet conficere cruoris , quàm qui vasis contineatur ; undè arteriis uterinis floris menstrui nomine secernitur.

III.

1285. Si , posito corpore in conditione , hic sanguis retinetur , oritur plethora ; tarditas ; gravitas ; pallor , dolor lumborum , inguinum ; depravatæ functiones omnes ferè naturales , vitales , animales ; quæ facilitè deducuntur à vasis nimis pressis , liquido copiosiore , stagnante , suffocato.

IV.

1286. Ab eodem autem sic accumulato miræ sæpè parantur viæ , raris secretionibus menstruis notæ , dùm per oculos , aures , nares , gingivas , vias salivæ , oesophagum , alvum , vesicam , mammas , cutim , vulnera , ulcera , exire viderint medici.

V.

1287. Vel et sæpè labefactantur indè omnia viscera , oriturque partium à putredine concepta , partim à vasis læsis infinitum morborum genus.

VI.

1288. Cognoscitur hic morbus. 1. Ab ætate. 2. Incremento corporis jam perfecto. 3. Plethora. 4. Signis deindè morbi subsequentis.